

Création

De mon avenir, Seigneur,
je ne suis pas le maître,
ni de mon passé.

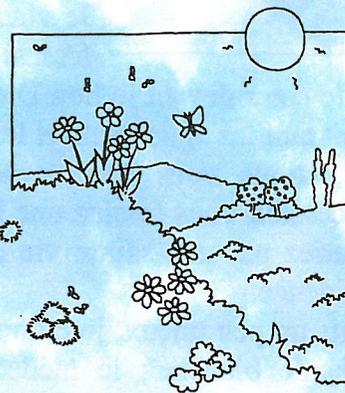
L'un reste à mettre au monde
dans les joies et les douleurs de la création,
l'autre est définitivement clos.

Mais l'un et l'autre tu les regardes
avec la même tendresse et la même vigilance
que la mère et le père
regardant grandir leur enfant bien-aimé.

De qui aurais-je crainte ?

Dans l'année qui se lève,
dans la création qui commence,
toi, Seigneur, tu restes à mes côtés,
je le crois,
que le jour décline ou que je frôle l'abîme,
que je glisse dans la fosse
ou que je m'épuise à des quêtes sans intérêt,
que je rejoigne mes frères
sur les rudes chantiers du monde
ou que l'amour déroule son caressant soleil
sur mes terres à traverser !

Avec ta grâce qui éveille mon imagination
et soutient ma volonté,
avec les capacités qu'en moi tu as déposées,
il me revient à moi Seigneur,
j'en ai pleine conscience, de créer
365 jours
illuminés d'amour et de droiture !

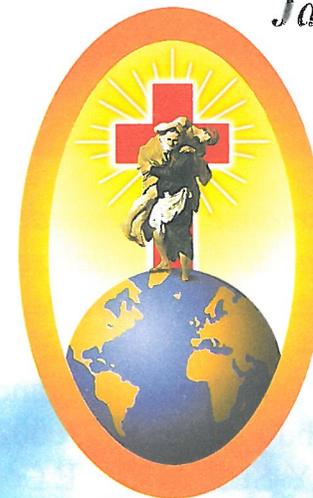


Albert HARJ – Charles SINGER
Chemins de Noël 2006 – Ed. du Signe



n°82

Janvier 2007



Bulletin de la Famille Camillienne de France



SOMMAIRE

Editorial	p 1
Enseignement : La spiritualité du service <i>Père Michel Riquet</i>	p 2
Méditation : Saint Camille et la bonne humeur <i>Père Renato Salvatore</i>	p 9
Témoignage <i>François-Xavier Debaisieux</i>	p 16

*Toute personne désireuse de rejoindre
la Famille Camillienne de France doit se faire connaître
auprès des responsables à l'adresse ci-dessous :*

Famille Camillienne de France
179 bis, bd Pasteur, B.P. 60026
94363 BRY-SUR-MARNE Cédex
E-mail : famillecamilienne@yahoo.fr
Site : <http://famille.camillienne.free.fr>

Tarifs :

Participation aux frais du bulletin : 23 € (10 numéros par an)

Soutien : tarif libre

Prochain bulletin : février 2007

Comité de Rédaction

Père Michel Riquet – Marie-Christine Brocherieux – Simone Bonifaci
Eric Dieudonné – Anne-Marie Huet – Marie-Josèphe Morteau

Maquette de couverture réalisée par Mathieu Lasne

Limonest, juillet 1876
J.M.J.



Ma bien chère enfant,

Je viens un peu tard vous souhaiter une bonne fête, si je ne l'ai pas encore fait par écrit, je l'ai fait de cœur devant le bon Dieu ; que saint Camille ce grand saint qui aimait tant les agonisants et les conduisait au ciel par ses prières et ses consolations, vous obtienne les même grâces à vous et que par son intercession vous fassiez une bonne et sainte mort et que vous vous y prépariez par une sainte vie d'abandon entre les mains de la divine Providence.

Je vais un peu mieux, je commence à manger un peu de poisson et de la viande blanche ; le médecin veut que j'aille à Vichy pour me remettre l'estomac et me débarrasser d'un reste de jaunisse que j'ai encore, je partirai donc la semaine prochaine, lundi ou mardi, 24 ou 25 juillet et j'y resterai une quinzaine de jours.

Je profite de la permission que vous me donnez de puiser dans votre bourse pur m'aider à faire mon voyage ; déjà quelques personnes m'ont envoyé quelque chose et avec 100 francs que je vous prends sans restitution, j'aurai de quoi fournir à mes dépenses particulières ; merci de votre charité.

Priez pour moi afin que je me sanctifie dans ces lieux profanes où je ne vais qu'à regret, car ces remèdes sont les remèdes du grand monde et j'ai toujours été dans le petit.

Père Antoine Chevrier
Fondateur du Prado

TEMOIGNAGE

En cette fin d'octobre, Lourdes semble se recroqueviller sous le crachin. Le vent à rudes coups déchire les habits mordorés des grands arbres entourant la basilique Saint Pie X où se réfugient quelques pèlerins. Le grand navire de béton rassemble autour de son autel inondé de lumière un reliquat de tous les coins du monde. Arrive le Très Saint Sacrement dans les chœurs solennels ; des étendards, des oriflammes, des bannières Lui font cortège. Moment d'adoration, dans le silence les cris d'un malade en fauteuil roulant, on pense tout d'abord à sa joie d'être honoré de porter une bannière en compagnie de ses deux soignants. Mais les cris perdurent, se prolongent, pas de doute, ce pèlerin nous envoie sa douleur, l'église résonne de ses déchirements. Une massive silhouette s'avance posément entre les bancs vides, se confond bientôt avec le petit groupe. Accroupi au bord du banc, l'hospitalier caresse le jeune malade, doucement, longuement sur la tête, puis aussi dans le cou. Les cris s'atténuent, deviennent peu à peu respiration, ronronnement. Plus de bruit, toujours les caresses se poursuivent. On imagine la prière : « Mon Dieu, il pourrait être mon fils... aide-le, guéris-le ». « Seigneur, faites que je marche ». D'un mouchoir, amoureuxment l'hospitalier essuie la bave de la bouche déformée sur les vêtements, sur les mains torturées, sur les genoux bloqués tout en poursuivant les caresses de plus en plus douces. *Tantum ergo...* Jésus bénit, c'est beau, c'est bien, le silence est parfait. Tout est apaisé, serein, cortège final, sur le bout du banc reste l'hospitalier, comme prostré. *Alléluia, Alléluia*, dernier chant à la gloire de Jésus, la basilique se vide. Deux jours après, service à la piscine, premier malade, le voici devant notre équipe. Avec soin, nous le préparons, connaissant ses cris précédents, nous appréhendons un peu. Son infirmier prie avec l'équipe pour Louks (Luc). A peine un sursaut de surprise au contact de l'eau, tout est douceur. *Notre-Dame de Lourdes, sainte Bernadette, saint Luc, priez pour nous. Au nom du Père...* une main guide facilement celle de Luc... *du Fils et du Saint Esprit. Amen.* Nous nous regardons tous avec surprise, docilement Luc se laisse déshabiller.

Dernière procession aux flambeaux de l'année. Peu de malades, mais toute la ville est là malgré la tempête. Baiser de paix final, Luc est présent, la bouche apaisée, les mains calmées. Il ne crie plus, souligne quelqu'un. Merci Marie. Merci mon Dieu. Bon voyage Luc.

François-Xavier Debaisieux, FC,
Hospitalier à Lourdes

EDITORIAL

Bien chers tous,

Une année vient de se terminer avec son cortège de joies et de peines et nous entamons une nouvelle année 2007 avec le cœur plein d'espérance et le désir de suivre un nouveau chemin de conversion.

C'est le temps des bonnes résolutions :

Que le Seigneur nous donne la force de les tenir !

Pour nous aider et nous soutenir dans ce cheminement, accompagnés de Jésus, c'est ensemble, en Eglise, que ce mois de janvier nous donne le 1^{er} janvier une journée mondiale de la paix, du 18 au 25, une semaine de prière pour l'unité des chrétiens et le 28 la journée mondiale des lépreux, de quoi guider nos prières.

**Bonne et Sainte Année
à tous !**

Le Comité de rédaction

ENSEIGNEMENT

*La spiritualité du service**Père Michel Riquet, accompagnateur spirituel de la FC*

Pour aborder ce sujet, j'envisage la notion de service et de serviteur dans la Bible, et dans la mesure où je pourrais le faire je citerai saint Camille. Après cela, j'essayerai de dégager quelles sont les qualités nécessaires pour un bon serviteur des malades

Le Service

Du latin *servitium*, de *servire* : être esclave, il s'agit de l'ensemble des obligations d'une personne ou de personnes envers quelqu'un d'autre ou d'une collectivité. Par ex : la fonction de domestique dans une maison, le service public, le service de la liturgie.

Dans la Bible deux sens sont possibles : la soumission de l'homme à Dieu ou l'asservissement de l'homme par l'homme. La Bible nous enseigne que la soumission à Dieu est libération, alors que la soumission aux hommes est esclavage.

Service et esclavage : Notons bien qu'aujourd'hui cela ne devrait être pensable que dans le monde païen, l'esclave n'était pas une personne, mais un animal ou un objet dont on se sert. A cela, s'oppose, le serviteur tel que la loi du Peuple de Dieu le définit : l'esclave demeure une personne et a sa place dans la famille, il peut même devenir l'homme de confiance et héritier : Gn 24, 2 : Abraham dit au plus vieux serviteur de sa maison, le régisseur de tous ses biens: « Mets ta main sous ma cuisse ». Le vocabulaire ambigu (avad (hb) ou douleuien (gr) s'appliquent aux deux situations. Toutefois, d'autres mots existent, mais ils définissent le caractère honorifique : les services du roi par ses officiers ou les services officiels comme le service cultuel : *leitourgein*.

« Bien et dans la joie, particulièrement parce que j'ai reçu la bonne nouvelle que j'allais bientôt me mettre en route pour faire le voyage vers le paradis ».

Et il en fut vraiment ainsi jusqu'aux derniers jours. Le P. Fabrizio Turboli, qui devait aller rejoindre à Florence sa nouvelle communauté, entra dans la chambre pour saluer son fondateur désormais gravement malade. Ce Père Fabrizio raconte : « Me caressant, il me dit : Père Fabrizio, nous ne nous verrons plus en ce monde mais au paradis ». Cette tendresse envers ses confrère baignait toujours son cœur et il le manifestait souvent comme le rappelle un témoin : « Il faisait très souvent le service au réfectoire lorsque les pères mangeaient, et surtout aux grandes fêtes. Posant ces actes avec humilité et une incroyable joie, il lavait les pieds, agenouillé par terre, et il les embrassait ensuite ».

En conclusion, je crois qu'on peut imaginer et représenter saint Camille avec un visage joyeux comme il l'était particulièrement lorsqu'il pratiquait la charité ou lorsqu'il en parlait. Et j'ai surtout plaisir à concevoir ainsi mon aimable et saint fondateur, pendant qu'il caresse chacun de ses fils et, comme Jésus à la dernière Cène, leur embrasse les pieds.

Extrait du Camilliani 165

qu'il allait en sautant et dansant, avec le visage rieur ; il ne trouvait pas la bouche du pauvre malade qu'il était en train de faire manger et, voyant cela, je l'accostais et l'appelant pour qu'il me donne le bol et il ne me répondait pas parce qu'il était hors de lui-même et cela durait un moment. Et puis, il revenait souriant : j'en déduis qu'il était ravi en extase à cause de la ferveur de sa grande charité. Et cela s'est reproduit plusieurs fois. C'est la vérité ».

La seule vue de l'hôpital suffisait à le faire se sentir mieux : « A peine ai-je mis le pied dans l'hôpital, je me sens guéri de tout mal ». Oui, parce que c'était le lieu préféré pour pratiquer la charité dont il ne se lassait pas de parler à ses religieux : « De moi, vous n'entendrez pas autre chose que la charité... Si bien, donc, mes frères, ne vous étonnez pas si je vous répète tant de fois d'être pieux et miséricordieux parce que je suis comme certains prêtres de campagne qui (comme on le dit d'une manière populaire) ne savent pas lire d'autre livre que leurs missels ». Un témoin raconte : « Ce n'est pas seulement lui qui devenait joyeux, mais tout l'hôpital ».

Un soir, il rencontra un certain Bartolomeo Croce, un médecin de ses amis ; celui-ci lui demanda où il allait à cette heure. Saint Camille lui répondit : « Je vais aller me promener dans un très beau jardin, tout plein de fleurs et de fruits, tout près du Château Saint Ange ». Le médecin prit la réponse au sérieux et avec émerveillement. Alors, le Père sourit et s'expliqua mieux : « C'est l'hôpital du Saint Esprit qui est mon jardin ». Celui qui connaît la situation de l'hôpital à l'époque sait que tous évitaient même seulement de passer à proximité à cause de la puanteur, tout autre que l'odeur d'un jardin fleuri ! Rien que d'y aller en visite était déjà une bonne œuvre, chose que faisaient certains bons laïcs. C'est dans le même but qu'un jour entrèrent dans cet hôpital des jeunes du collège Salviati. Nous pouvons imaginer comment ils étaient préoccupés de trouver le système le plus efficace pour se protéger contre les mauvaises odeurs. Dès que saint Camille les vit, il profita de l'occasion pour les engager à renouveler une telle visite : « Mes enfants, lorsque vous sortez pour prendre l'air, venez ici parce qu'on ne respire nulle part un aussi bon air qu'ici ». Je ne sais pas ce qu'en auront pensé ces jeunes gens.

Il écrivait à un religieux : « Je me trouve à Gênes, dans mon nid du saint hôpital, pour ma plus grande satisfaction et mon plaisir spirituel ».

Pas même l'approche de la mort ne réussit à enlever sa bonne humeur à Camille. A un supérieur qui lui demandait comment il se trouvait, il répondit :

Le service cultuel : dans l'Ancien Testament, le service de Dieu est un honneur pour le peuple avec qui Yahvé a fait alliance, aussi cette tâche exige une grande fidélité dans le culte et obéissance à ses commandements dans la conduite de tous les jours car Yahvé est un Dieu jaloux et sans partage (Dt 6, 15) : « Car c'est un Dieu jaloux que Yahvé ton Dieu qui est au milieu de toi. La colère de Yahvé ton Dieu s'enflammerait contre toi et il te ferait disparaître de la face de la terre ». Dt 13, 5 : « C'est Yahvé votre Dieu que vous suivrez et c'est lui que vous craindrez, ce sont ses commandements que vous garderez, c'est à sa voix que vous obéirez, c'est lui que vous servirez, c'est à lui que vous vous attacherez ». Le service cultuel dans l'A.T. consistait essentiellement dans l'offrande des sacrifices et l'entretien du temple.

Dans le Nouveau Testament, Jésus reprend à son compte cette exigence du service : exclusivité à tout autre culte : Mt 4, 10 : « C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, et à Lui seul tu rendras un culte. », l'intégralité du service : Lc 16, 13 « Nul serviteur ne peut servir deux maîtres: ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent. » et amour dans le service : Mt 13, 10 : « C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice. En effet, je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. »

Dans les Evangiles, le Christ nous est présenté comme celui qui est venu couronner l'œuvre du serviteur de l'A.T. le Fils bien aimé venu pour servir cf. Mt 21, 33 ss. Dès son enfance, Jésus nous dit qu'il doit être aux affaires de son Père (Lc 2, 49). Toute la vie terrestre de Jésus est sous le signe du « il faut », montrant ainsi l'inéluctable dépendance de la volonté du Père : Mt 16, 21, Lc 24, 19 allant jusqu'à la mort sur la croix. Mais derrière cette absolue nécessité se révèle tout l'amour qui seul lui donne sa dignité et sa valeur : « Il faut que le monde reconnaisse que j'aime le Père et que je fais comme le Père m'a commandé. »

En servant Dieu, Jésus sauve les hommes dont il répare le refus de servir, et il leur révèle comme le Père veut être servi : il veut qu'ils se dépensent au service de leur frère comme Jésus l'a fait lui-même, lui, leur Seigneur et Maître : « Le Fils de l'homme lui-même n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour une multitude » (Mc 10, 45) ; « C'est un exemple que je vous ai donné, pour que vous fassiez, vous aussi, comme moi j'ai fait pour vous. ... le serviteur n'est pas plus grand que son maître. » (Jn 13, 15ss), « Quel est en effet le plus grand, celui qui est à table

ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Et moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert ! » (Lc 22, 27)

Dans le reste du Nouveau Testament, les différents auteurs nous présentent la grandeur du service chrétien. Sont appelés serviteur du Christ, les serviteurs de la Parole de Dieu (Ac 6, 4) qui annoncent l'Évangile en toute humilité et dans les épreuves : ac 20, 19 : « Servant le Seigneur en toute **humilité**, dans les larmes et au milieu des épreuves que m'ont occasionnées les machinations des Juifs. » Le choix des sept diacres, serviteurs des tables nous montre selon saint Paul les qualités nécessaires : Ac 6, 3 : « Pour servir aux tables, cherchez plutôt parmi vous, frères, sept hommes de bonne réputation, remplis de l'Esprit et de sagesse, et nous les préposerons à cet office. » et Rm 12, 7. 9-13 : « Si c'est le service, en servant; l'enseignement, en enseignant... Que votre charité soit sans feinte, détestant le mal, solidement attachés au bien; que l'amour fraternel vous lie d'affection entre vous, chacun regardant les autres comme plus méritants, d'un zèle sans nonchalance, dans la ferveur de l'esprit, au service du Seigneur, avec la **joie** de l'espérance, **constants** dans la tribulation, assidus à la prière, prenant part aux besoins des saints, avides de donner l'hospitalité. »

Nous voyons que le service de Dieu est passé du service du cultuel du Temple au service des hommes. Saint Paul nous rappelle trois qualités essentielles que nous avons pu découvrir dans nos méditations : l'humilité, la joie et la fidélité dans le service. Nous allons approfondir ces trois qualités.

L'humilité

L'humilité biblique est d'abord la modestie qui s'oppose à la vanité. L'humilité qui s'oppose à l'orgueil est à un niveau plus profond : elle est l'attitude de la créature pécheresse devant le Tout-Puissant et le trois fois Saint : l'humble reconnaît qu'il a reçu de Dieu tout ce qu'il a 1 Co 4, 7. « Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? Et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifier comme si tu ne l'avais pas reçu ? ; serviteur sans valeur » (Lc 17, 10), par lui-même il n'est rien Ga 6, 3 : « Car si quelqu'un estime être quelque chose alors qu'il n'est rien, il se fait illusion, sinon un pécheur. Cet humble qui s'ouvre à la grâce Dieu le glorifiera ».

La parabole du serviteur quelconque nous a montré l'humilité du serviteur. Saint Camille nous rappelle bien souvent cette qualité que doit avoir tout serviteur des malades. Comme tous les saints, il considérait l'humilité

Il fit beaucoup pour ramener ses concitoyens de Buccianico à l'union avec Dieu et aux pratiques religieuses, en particulier la participation à la sainte messe. Un jour, voyant qu'un grand nombre restait sur la place plutôt que d'entrer dans l'église, il se rendit au milieu d'eux et leur dit : « Puisque vous ne voulez pas venir dans l'église pour m'y retrouver et pour entendre la parole de Dieu, j'ai décidé de venir vous retrouver ici et faire le saltimbanque spirituel pour vos âmes ». Et il conclut : « Comme les autres saltimbanques, à la fin de leur numéro, vendent quelque chose, moi, lorsque j'aurai fini, je ne veux rien vous vendre mais je veux vous donner en cadeau un objet pieux et béni ». Et il donna à chacun d'entre eux une médaille bénite.

Un jour, le supérieur amena dans la chambre de Camille un tailleur pour lui faire un nouveau manteau. Le saint convaincu qu'il pourrait encore porter pendant au moins trois ans celui qu'il avait, fit de la résistance. Sur quoi, le supérieur – pour vaincre sa résistance – lui dit qu'avec un tel comportement il aurait manqué à l'obéissance. Comment le saint s'en tira-t-il, entre l'obéissance et la pauvreté ? Il répondit de suite : « Faites-le moi aussi en velours, si la sainte obéissance le veut ainsi ».

Devant une invitation désagréable, qui d'entre nous n'a jamais cherché à se tirer d'affaire en trouvant un motif fabriqué pour l'occasion ? Cela est aussi arrivé à un bon religieux auquel Camille demanda de venir avec lui de Naples à Rome. Ne trouvant rien de mieux, sur le moment, l'intéressé répondit qu'il n'était pas bien et que le médecin lui avait prescrit un traitement : le saint, qui entre autres avait le don de lire dans les âmes, comprit la vraie maladie du religieux et lui prescrivit de suite une thérapie meilleure : « Le médecin t'a ordonné ceci et cela : c'est bien. L'obéissance t'ordonne une mule, un feutre, une paire de bottes et une paire d'éperons, et avec tout cela tu monteras à cheval demain matin, sans aucune réplique ». Et il eut raison ; le lendemain matin, de bonne heure, ce religieux se mit en route avec lui vers Rome, frais comme une rose.

Et quelle joie lorsqu'il se trouvait à l'hôpital : son paradis terrestre, son jardin fleuri et parfumé. Lorsqu'il s'occupait d'un malade dont personne ne voulait s'approcher sans dégoût, saint Camille disait : celui-ci est mon Seigneur que je sers avec ardeur et plaisir ».

« Je me rappelle ceci, accompagnant souvent le Père Camille à l'hôpital pour faire la charité aux malades, qu'il allait avec tant de charité et de ferveur que sa face était toute enflammée ; il était comme hors de lui-même si bien

partie, il était parmi les premiers à s'agenouiller en présence de tous et à réciter des psaumes ou d'autres prières ».

« Il était unique pour consoler ses sujets et, avec sa prudence et sa bonté, il en fit rester beaucoup dans la religion qui étaient déjà tentés de s'en aller ».

Il savait aussi bien écouter, mais si l'on voulait lui faire perdre son temps avec des discours inutiles, il avait ses stratégies de défense. Face à un gentilhomme qui s'étendait dans un discours futile, saint Camille « s'endormit ou pour le moins fit semblant de dormir » : j'imagine que, à ce point, notre gentilhomme, s'il n'a pas respecté son patient auditeur, aura au moins respecté son sommeil.

Saint Camille était aussi capable d'affronter, avec la sérénité nécessaire, les contretemps de la vie. Il arriva que, rentrant avec un prêtre d'une assistance nocturne auprès d'un malade, ils trouvèrent la corde de la sonnette de la maison rompue. Ils essayèrent alors d'appeler le portier qui ne les entendait pas et ils furent donc contraints d'attendre sous la pluie. Nullement contrarié ni découragé, il dit à son compagnon : « Frère, maintenant nous serions vraiment des serviteurs des malades si, trempés et sales comme nous sommes, il nous faudrait attendre ici toute la nuit ; ou bien si, au lieu de nous ouvrir, le portier, en sortant tout en colère parce que nous aurions interrompu son sommeil, nous donnait quatre coups de bâton. Alors, je dirais, mon frère, que nous serions de vrais serviteurs des malades si, maltraités ainsi, nous faisons preuve de patience, sans nous exciter. Que le Seigneur nous en fasse la grâce par sa miséricorde et nous l'accorde ». Je crois que le bon confrère, à ce moment-là, bien que n'ayant pas un grand désir d'imiter les fioretti de saint François, aura sans doute apprécié le point de vue du fondateur, mais davantage l'ouverture de la porte.

Un jour, saint Camille surprit un voleur dans la chambre du prier du Saint Esprit. Il lui fit laisser ce qu'il avait volé, le gronda pour son mauvais comportement, lui fit promettre de ne plus revenir et le laissa s'en aller. Le prier voulut savoir le nom ou l'apparence du voleur, mais Camille, mi-sérieux, mi-plaisant, lui répondit : Ah ! Monsieur le prier, je suis étonné par votre seigneurie ; vous voudriez que je m'entretienne avec les malfaiteurs, sachant combien je suis jaloux de l'honneur et du renom de mon prochain ; il doit vous suffire qu'il m'ait promis de ne plus revenir ici ».

comme le fondement de la perfection : « Là où elle n'est pas, il ne peut y avoir aucune vertu ». Lors de ses séjours chez les capucins un témoin raconte : « Humilité et charité, voilà ce que j'ai le plus admiré en lui ; il agissait, en tout, simplement et sans affectation. » Camille, fondateur de notre Ordre disait à qui voulait l'entendre que l'Ordre des Ministres des Infirmes était l'œuvre de Dieu, l'œuvre du Crucifix. Ecrivant à son cousin, il disait : « Ce n'est pas peu de chose d'avoir créé dans la sainte Eglise une nouvelle Religion ... Ce qui est le plus étonnant, c'est que Dieu ait voulu se servir de moi, si grand pécheur, digne de mille enfers. » Se présentant au pape Sixte Quint qui voulait le voir, il disait : « Très Saint Père, je suis Camille, serviteur inutile dont Dieu, malgré mon indignité, s'est servi pour fonder la Congrégation que votre sainteté a récemment approuvée ». Et Camille disait encore : « Le fondateur, c'est Dieu, quant à moi, je ne suis qu'un très vil instrument ». Durant son généralat, Camille fut toujours humble. A la renonciation de cette charge, humblement agenouillé, il demanda pardon pour le mauvais gouvernement de l'Ordre et déclara ne vouloir aucun privilège, aucune prérogative.

Ainsi, face à Dieu, l'homme ne peut rester qu'une humble créature. Face à la grandeur de Dieu, l'homme ne peut reconnaître que sa petitesse et sa faiblesse. Disciples du Christ et de saint Camille nous ne pouvons en contemplant leur vie qu'être ou devenir d'humbles serviteurs des malades. Je voudrais ajouter que si un jour, nous avons connu une situation où nous nous sommes sentis humiliés, c'est bien de notre seule faute, car nous n'étions pas à notre place. Dans l'A.T. la parole de Dieu mène l'homme à la gloire par le chemin d'une humble soumission à Dieu, son créateur et sauveur. Dans le N. T. la parole de Dieu se fait chair pour conduire l'homme au plus profond de l'humilité qui consiste à servir Dieu dans les hommes, comme l'a si bien fait saint Camille, à s'humilier par amour pour glorifier Dieu en sauvant les hommes, ce qu'a cherché saint Camille durant sa vie.

La joie

Dans l'Ancien Testament les joies sont celles de la vie et de l'Alliance.

La joie est la promesse de Dieu à l'homme qui lui reste fidèle (Dt 28, 3-8 ; Jr 33, 11). Le livre du Qohéleth ou Ecclésiaste nous relate toutes ces joies qui font le quotidien de la vie d'une homme ou d'une femme : l'amour de l'être cher, la fécondité, le travail, les vendanges, les moissons, ... On trouve aussi les joies bruyantes des grands événements : couronnement du roi (1 Ro 1, 40),

victoire (1 S 18, 16) mais aussi les humbles joies intimes dont seul le sage peut en goûter le prix (Pr 14, 10 ; 17, 22).

A côté de ces joies saines de la vie, Dieu en donne de plus grandes encore : celles de la fidélité à son Alliance : joies du culte communautaire et de la fidélité personnelle. Les acclamations de joie sont fréquentes chez les psalmistes (Ps 33, 1) ; les fêtes se célèbrent dans un grand mouvement de jubilation (Ps 42, 5 ; 118, 24), et l'Alléluia est autant de cri de joie que de louange. Les pauvres et les humbles mettent leur joie en Dieu, qui est leur force et leur consolation (Ps 5, 12 ; 33, 21), qui les délivre au temps de la détresse (Ps 31, 8). Jérémie va jusqu'à déclarer qu'il dévorait les paroles de Dieu et qu'elles sont devenues la joie de son cœur (Jr 15, 16).

A certaines pages de la Bible on saisit une grande espérance, une joie tellement grande qu'elle ne semble pas pouvoir se réaliser sur terre. Ainsi de la joie messianique, où le désert exultera, où les cieux crieront leur joie, où les fleuves battront des mains (Is 35,1 ; 44, 23 ; Ps 98, 8). Ainsi l'Ancien Testament semble déjà nous orienter vers les joies de la vie éternelle

Dans le Nouveau Testament, c'est essentiellement saint Luc qui la manifeste le plus : c'est la joie du salut annoncé aux plus humbles (cf. tous les textes de la Visitation, de la Nativité et de l'exultation du Christ). Avec les autres évangélistes, il relate aussi la joie de l'avènement en Jésus Christ. Or cette joie ne consiste pas à voir des signes miraculeux qui ne procurent qu'une vaine joie d'hommes curieux de merveilleux (ex Hérode : Lc 23, 8) mais à se réjouir de ce qu'elle provoque dans le cœur des hommes droits et simples : la conversion (Lc 19). Le secret pour partager cette joie : aimer comme il nous a aimé.

« Saint Camille, lui aussi, aimait la joie. Quand il entra à l'hôpital, il semblait aussitôt tout transformé. Il oubliait tout chagrin, toute peine, toute préoccupation ; son visage était rayonnant, il respirait la joie. « Et ce n'est pas lui seulement, dit un témoin, qui devenait joyeux, mais aussi tout l'hôpital : les boiteux, les muets, les sourds, les paralytiques, tous les autres pauvres estropiés se réjouissaient de sa venue ; les aveugles même sentaient sa présence et ils l'appelaient, en le saluant par son nom. Tous croyaient voir arriver l'ange pour agiter l'eau de la piscine probatique ».

Un autre témoin affirme que Camille était très joyeux. La plupart disent que de sa personne transparaient une gaieté et un enjouement modestes, qu'il

situation, en ne le laissant à personne ». Aux profès et novices de Naples : « Heureux et bienheureux sommes-nous si nous savons reconnaître un tel bien ; et si joie et contentement particuliers règnent parmi les religieux, nous n'avons pas la plus petite part ».

Cette joie, il l'a exprimée tant de fois tout au long de sa vie, en particulier dans ses fameuses « béatitudes ». Bienheureux vous, pères et frères, qui avez fait ce choix de vie parce que cette religion précède les autres... Bienheureux les serviteurs des malades qui sauront reconnaître le grand bien de leur vocation ! Bienheureux vous, frères, et remerciez Dieu puisque c'est à vous qu'est échu le gros plat de la charité envers les malades grâce auquel vous êtes sûrs de gagner le ciel. Bienheureux les serviteurs des malades qui goûteront à cette sainte liqueur céleste, les œuvres de charité dans les hôpitaux. Bienheureux le serviteur des malades qui consommera sa vie dans ce saint service avec les mains dans la pâte de la charité ». Et ses confrères savaient bien de quelle pâte il parlait. Il l'expliqua un jour à un compagnon : « Vois, c'est la couleur de l'or et c'est vraiment de l'or parce que c'est avec lui qu'on achète la vie éternelle ».

La présence de saint Camille était agréable et recherchée aussi par des personnes de haut rang. Et il désirait cela de même pour ses religieux. A ce propos, il accompagna un jour un novice au banquet de noce de sa sœur (chose interdite seulement depuis quelques décennies). Voyant le novice dans une attitude trop réservée, il l'encouragea à se montrer plus joyeux et de ne pas avoir honte « car Notre Seigneur Jésus Christ a aussi voulu se trouver une fois aux noces de Cana en Galilée ».

Le P. Vanti écrivait : « Un témoin affirme que Camille était 'allègrissime'. Beaucoup disaient qu'il rayonnait de sa personne une 'joie et gaieté' modestes qui étaient d'une plaisance édifiante ; qu'avec son parler simple il donnait satisfaction à tous, humbles et grands. Les cardinaux Baronius et Tarugi l'invitaient quelquefois à leur table pour jouir de sa conversation, toujours marquée d'une joyeuse charité ».

Avec ses confrères aussi, il aimait passer des moments agréables. Cicatelli raconte : « Il avait l'habitude d'être gai et joyeux dans sa conversation familière, aimant et louant ceux qui étaient joyeux dans le service du Seigneur. Lorsqu'il se retrouvait dans quelque vigne avec ses religieux, pour faire plaisir à ceux qui l'y invitaient, il se mettait à jouer au palet... Lorsqu'il perdait sa

pleurés comme on pleure les morts dans notre pays ! Pauvres marins d'eau douce qui se perdent et se noient dans un verre d'eau ! ».

Devant la charité, tout passait au second plan, même la prière. Et il exprimait cette conviction d'une manière explicite et pittoresque : « Elle n'est pas bonne, la piété qui coupe les bras à la charité et transforme les individus en hommes de plomb ». Et comment commenter ces deux très belles expressions : oh, frère, quel fruit as-tu tiré de ton oraison si on ne peut pas toucher le bout de ton nez ? ». « Il est vrai que tu es empressé pour faire oraison, mais à quoi cela te sert-il si, pour te remuer, il faut le permis de naviguer ? » Et avec une modestie sympathique, il disait de lui-même : « Dans mes oraisons, je ne sais pas monter trop haut par-dessus les cimes des arbres ».

Soit dit en passant : il ne faut pas croire que Camille invitait à prier peu, mais c'est le contraire qui est vrai et il a été un grand contemplatif ! Une seule phrase pour chasser une telle pensée : « Malheur au religieux qui ne se contente que de l'heure d'oraison mentale qu'il fait le matin, passant ensuite toute la journée distrait çà et là dans son esprit : le soit-il se retrouvera les mains pleines de mouches et de vent ».

Il ne perdait pas l'occasion de rappeler la beauté de la charité. C'est ce qui se passa sur la route du retour après une célébration solennelle des vêpres dans une église de Rome. Un religieux n'en finissait pas de faire l'éloge des chants et de la musique. Camille répondit : « Moi, j'aimerais davantage une autre musique ». « Laquelle ? » demanda avec étonnement un confrère. Et Camille répondit : « Moi, je préfère la musique que font les pauvres malades, à l'hôpital lorsque, appelant tous ensemble, ils disent : 'Père, donne-moi de l'eau pour rincer la bouche, refais mon lit, réchauffe-moi les pieds' et c'est cette musique qui devrait principalement plaire aux serviteurs des malades ».

Il lui suffisait d'entendre parler de charité pour le rendre joyeux : « Cette charité pour les pauvres lui était tellement intrinsèque qu'il en parlait de manière continue, et lorsque nous lui racontions que nous avions fait une action de ce genre, il nous écoutait avec beaucoup de joie et il nous demandait des choses semblables ».

Tous connaissaient le bonheur de saint Camille pour son appartenance à l'Ordre des Serviteurs des Malades. Il écrivait au P. Alessandro Gallo : « Et sachez que par la grâce de Notre Seigneur, je me trouve si heureux que je ne changerais pas mon état pour le monde entier et pour n'importe quelle

était d'un commerce agréable et édifiant, que la simplicité de son langage plaisait aux humbles comme aux grands. En effet, les cardinaux Baronius et Tarugi, disciples de saint Philippe Néri, aimaient inviter Camille à leur table pour jouir de sa conversation.

Mais c'est surtout vers la fin de sa vie qu'il montra sa joie. Quand on lui demandait comment il se sentait, il répondait : « Bien et allègrement, surtout après avoir reçu la bonne nouvelle que je marche d'un pas rapide et voyage vers le paradis. Pourquoi ne serais-je pas dans la joie, cette nouvelle étant la meilleure que je puisse recevoir ? ».

Se sentir bien et allègrement devant la mort, c'est avoir réalisé en soi la béatitude promise comme récompense à la charité. « Heureux qui pense au pauvre et au faible : au jour de malheur, Dieu le délivre ; Dieu le garde, il lui rend vie et bonheur sur terre » (Ps 41).

Se sentir bien et allègrement, c'est la plus ardente aspiration de tous les hommes. Camille pouvait dire à ses derniers moments : « Seigneur, il est temps de nous voir ». Le prêtre qui priait à son chevet se mit à dire : « Que le Christ vous montre son doux visage, son visage de fête ! » Et c'est à ce moment que Camille, le front joyeux, exhala son dernier soupir. »

La fidélité

Caractéristique même de Dieu qui promet et exécute ses promesses, elle est associée à sa bonté paternelle pour son peuple. Toute l'histoire du salut nous révèle cette fidélité de Dieu envers l'homme qui n'a pas toujours été réciproque.

Le Christ est l'exemple type du serviteur fidèle pour accomplir l'Écriture et l'œuvre du Père (Mc 10, 45 ; Lc 24, 44 ...). Il est venu pour servir et non être servi (Mt 20, 28 ; Mc 10, 45 ; Lc 22, 27) et nous montre sa fidélité à sa mission dans son abaissement qui se révèle dans le lavement des pieds (Jn 13) et la mort sur une croix (Ph 2).

Le serviteur fidèle est celui qui, dans la maison de Dieu, agit selon ce qui lui a été demandé ; sa récompense sera de beaucoup à sa fidélité (Mt 24, 45-46 ; 25, 21). La fidélité du chrétien doit se manifester dans les petites choses comme dans les grandes, mais elle suppose un choix (Lc 16, 10-12).

Saint Camille s'est montré comme le Christ, un serviteur fidèle. Depuis sa conversion le 2 février 1575, il n'a eu de cesse de se consacrer au Seigneur.

Comme capucin, d'abord, pour fuir le monde qu'il haïssait. Mais sa plaie le conduisit vers les hôpitaux. C'est là que Camille comprit que le Seigneur attendait qu'il le serve. Malgré, toutes les péripéties : saccage de son oratoire dans l'hôpital, désapprobation de son confesseur : le père Philippe Néri, ... Camille n'abandonnait sa mission de témoigner de la miséricorde de Dieu pour les malades : « *nos seigneurs et nos maîtres* ». « *Servir, consoler, soigner les malades sans distinction de personnes parce que Dieu le veut ainsi* » tel était le désir de saint Camille, tel est notre désir à nous aujourd'hui.

Conclusion

Avec le texte de Luc 17, 7-10 éclairé par Luc 12, 35-48, nous avons pu découvrir l'humilité de serviteur. Avec le récit de la Visitation, c'est la joie de l'humble servante du Seigneur qui porteuse du Christ s'empresse de se mettre au service de sa cousine âgée. Avec la parabole des talents, c'est la confiance et la fidélité du serviteur qui nous sont demandées.

Si nous voulons que notre service auprès de nos frères et sœurs malades et handicapés porte des fruits qui demeurent ne devons-nous pas être d'humbles, joyeux et fidèles serviteurs des malades.

*Enseignement donné à la Famille Camillienne
lors de la recollection à Combs la Ville des 18 et 19 novembre 2006*



MEDITATION

Saint Camille et la bonne humeur

P. Renato Salvatore

Saint Camille est toujours présenté comme une personne quelque peu taciturne, sévère, très exigeant avec lui-même et aussi avec les autres dans l'observance des règles. On en arrive à penser parfois qu'il a connu une vie peu « joyeuse », toute passée à faire pénitence pour les péchés de sa jeunesse, toujours plongé dans le dur service des malades, très éprouvé par de pénibles infirmités (les cinq miséricordes ou caresses divines) et encore par sa sècheresse d'esprit.

En lisant bien ses écrits, cependant, on entrevoit des pans de son intériorité qui apportent au lecteur des signes d'une personnalité capable d'observer et de juger les personnes et les événements de manière plaisante, amusée et ironique. De fait, il semblerait étrange que – après tant d'années vécues dans l'insouciance, dans l'amusement, dans le jeu, avec des soldats compagnons d'aventure – Camille ait perdu totalement la capacité de regarder la vie avec un sain détachement et une sage légèreté. Je note qu'il en est resté une trace, comme une rivière karstique, dans sa vie. Dans une règle, Camille demandait : « Tout l'aspect montre plutôt joie et allégresse que tristesse et affection désordonnée ». De sa longue fréquentation avec saint Philippe Néri quelque chose de la personnalité de ce saint devait lui être resté.

Pour confirmer ce point de vue, je rappelle quelques unes de ses affirmations.

Il encourageait ses religieux à ne pas être tièdes dans la charité envers les malades et il le faisait avec des images qui s'imprimaient facilement dans la mémoire par leur fraîcheur et leur sympathie : « Un serviteur des Malades sans charité comme un poisson hors de l'eau, qui meurt très vite. Et comme un corps sans âme, un soldat sans armes. Il ressemble à un âne décharné recouvert d'un très beau et très riche caparaçon... Pauvres sont-ils, ils méritent d'être